

Terry Hale

Le BCLT

Le British Centre for Literary Translation (BCLT) a été fondé en 1989 à l'université d'East Anglia. Dès l'origine, il entendait être un pôle de rayonnement de la traduction littéraire et universitaire au Royaume-Uni, et collaborer avec les autres centres qui, depuis les années 1970, se sont créés en Allemagne, en France, en Italie et en Espagne. Au cours de ces dernières années, la liste de ces centres s'est d'ailleurs considérablement enrichie.

Comme c'est le cas pour les autres collèges répartis à travers l'Europe, la principale mission du BCLT est d'offrir à des traducteurs des bourses et un lieu de résidence. Pour notre part, nous disposons chaque année de 22 bourses subventionnées par la Commission européenne et de deux bourses supplémentaires destinées à des traducteurs originaires de l'un des anciens pays de l'Est et financées par le Conseil de l'Europe. Nous recevons également chaque année une demi-douzaine de traducteurs qui viennent au Centre par leurs propres moyens, à tous les sens du terme, et qui, moyennant les frais de leur seul hébergement, participent tout aussi étroitement à la vie du collège. Au cours de ses huit ans d'existence, le Centre a ainsi accueilli quelque 200 traducteurs, travaillant sur des projets aussi divers que la traduction en slovène du livre de Julian Barnes, *A History of the World in 10 1/2 Chapters*, ou la traduction en anglais des écrits de Georges Bataille sur le surréalisme.

Les problèmes et les enjeux de la traduction, toutefois, varient considérablement d'un pays à un autre. En Grande-Bretagne, les questions vitales auxquelles nous sommes confrontés sont celles-ci : pourquoi publie-t-on si peu de traductions, et que faire pour remédier à cette situation ? Bien que la Grande-Bretagne, dans le domaine de l'édition, se situe très largement dans le peloton de tête, avant même les États-Unis, il appert que moins de

3 % des livres présents sur le marché sont des traductions. Si l'on compare cette proportion à celle que l'on observe chez nos partenaires européens – en Allemagne, en France et en Italie, entre 18 et 25 % des livres publiés sont des traductions – on mesure aisément l'ampleur de la légendaire résistance des Anglo-Saxons face à la traduction. En termes concrets – prenons l'exemple de la traduction de l'allemand vers l'anglais et vice-versa – cette situation conduit parfois à des anomalies spectaculaires : en moyenne, moins de 60 ouvrages sont traduits annuellement de l'allemand en anglais, alors que plus de 6 000 titres font le voyage en sens inverse. Cette disparité est peut-être favorable, sur le plan économique, à la balance commerciale de notre pays. Sur le plan culturel, en revanche, elle est un bon indicateur de notre relatif isolement au sein de l'Europe.

Il est clair, par conséquent, que l'action du BCLT en faveur de la traduction ne peut se limiter à l'accueil de traducteurs en résidence. Et de fait, au cours des deux dernières années, nous avons acquis une notoriété certaine en organisant des ateliers, des séminaires, des cours et des conférences (le plus souvent avec le concours de l'Arts Council of England). Le deuxième colloque international de l'Institute of Translation & Interpreting (ITI), « Les pratiques de la traduction littéraire », qui s'est tenu à l'université d'East Anglia en septembre 1996, a réuni près de 250 délégués représentant plus de 30 pays*. La véritable raison d'être de ces manifestations est que les traducteurs professionnels et les théoriciens de la traduction ont non seulement beaucoup à se dire, mais aussi qu'ils représentent une force vive pratiquement inexploitée en ce qui concerne la promotion de la traduction.

Aujourd'hui, près d'un tiers de la population britannique suit une forme ou une autre d'enseignement supérieur. Or, dans l'état actuel des choses, pratiquement aucun de ces étudiants n'a de contact formel avec la littérature européenne traduite. Les jeunes diplômés, disons en littérature française, sont fermement dissuadés de lire des oeuvres en traduction, même quand il s'agit de langues dont on ne peut raisonnablement s'attendre à ce qu'ils les connaissent. Pourtant, si nous voulons faire admettre aux éditeurs britanniques qu'il peut valoir la peine de publier de la littérature traduite, il est indispensable de développer un lectorat dans ce domaine – et quel meilleur endroit que l'université pour cet apprentissage ? Bien qu'un certain

(*) Cf. le compte rendu de Bernard Hoepffner, « Pratiques de la traduction », *TransLittérature* n°12, hiver 1996.

nombre de nos collègues se montrent favorables à cette orientation (près de vingt universités offrent désormais une formation à la traduction, souvent au niveau maîtrise), nous sommes encore loin du but.

Fort heureusement, il existe aussi d'autres personnes susceptibles de sensibiliser les lecteurs à la littérature traduite. Je veux parler des professeurs de l'enseignement secondaire, d'une part, et des bibliothécaires, d'autre part. Le BCLT espère pouvoir lancer, dans le courant de l'année 1997, des sessions de formation pour les bibliothécaires, de façon à les encourager à acquérir un plus grand nombre de traductions, à organiser des ateliers sur la traduction et à accueillir davantage de lectures et de présentations concernant des ouvrages récemment traduits. Là encore, les premiers résultats sont encourageants : un séminaire organisé dernièrement sur le rôle des bibliothécaires dans la promotion de la traduction a réuni quelque 60 représentants de la profession.

Le traducteur, cela va sans dire, reste la cheville ouvrière de toutes ces activités. Pour que la traduction se développe au Royaume-Uni, il importe que les traducteurs eux-mêmes prennent les choses en mains. Un traducteur littéraire ne peut plus se contenter de rester assis devant son ordinateur, caché derrière ses piles de dictionnaires. Sa tâche consiste aussi à lire des ouvrages pour suggérer des titres à l'éditeur, à évaluer des projets de traduction (si les traductions de l'allemand sont si rares, c'est le plus souvent parce que personne, dans les maisons d'édition, n'a une maîtrise suffisante de la langue), à rédiger des critiques de livres pour la presse et à assurer sans faiblir la promotion des ouvrages sur lesquels il a travaillé. En un mot comme en cent, si le traducteur n'apprend pas à se faire le héraut de la traduction, personne ne le fera à sa place.

Traduit de l'anglais
par Lise-Eliane Pomier

À noter qu'il reste une ou deux bourses disponibles au titre de l'exercice 1997. Vous êtes traducteur, vous résidez en Europe et vous travaillez sur un projet de traduction (de ou vers l'anglais) : si vous êtes intéressé(e) par un séjour d'un mois au BCLT, n'hésitez pas à prendre contact avec nous. BCLT/EUR, University of East Anglia, Norwich NR4 7TJ. Téléphone : (44) 160 359 27 85.